

Désarmer le spectateur

Dave St-Pierre and Katya Montaignac

Number 135 (2), 2010

Subversion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63126ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

St-Pierre, D. & Montaignac, K. (2010). Désarmer le spectateur. *Jeu*, (135), 110–117.

Dossier

Subversion

DAVE ST-PIERRE **DÉSARMER LE SPECTATEUR**

Souvent considéré comme « l'enfant terrible de la danse québécoise », Dave St-Pierre a défrayé la chronique en 2004 en créant *la Pornographie des âmes*, un spectacle coup-de-poing controversé composé d'images-chocs, d'humour grinçant et de nudité crue. Premier volet d'une trilogie consacrée aux rites de l'amour contemporain, cette pièce de danse-théâtre traite de la rupture amoureuse à travers des personnages en manque d'affection et en quête d'amour. Inspiré par des figures de la danse contemporaine telles que Jan Fabre, Wim Vandekeybus et Pina Bausch, le jeune chorégraphe affirme un goût prononcé pour la provocation et le spectaculaire. Agissant tel un sociologue de son époque, il met en scène des écorchés vifs, violents, désespérés et infiniment sentimentaux. Créé en 2006 et intitulé *Un peu de tendresse bordel de merde !*, le second volet de sa trilogie dissèque l'attachement affectif, tandis que le dernier opus sera consacré au coup de foudre. Dans *Over my Dead Body*, créé en 2009, Dave St-Pierre se mettait lui-même en scène dans un solo mélangeant autobiographie et fiction autour de la maladie et de la mort. Ce texte est rédigé à partir d'un entretien avec l'artiste.

La Pornographie des âmes de Dave St-Pierre, présentée notamment à l'Usine C en 2004.
© Aydin Matlabi, Divers/Cité.





Un peu de tendresse bordel de merde ! de Dave St-Pierre (2006), présenté notamment au FTA 2007. © Dave St-Pierre.

« Désarmant », c'est un mot que j'aime beaucoup. Je ne me pose pas vraiment de questions en regardant un spectacle : il faut avant tout qu'il me bouleverse. Je suis un spectateur difficile : il faut qu'on me rentre dedans. J'aime ne pas savoir comment réagir, ne pas avoir les outils pour comprendre ce qu'il se passe. Beaucoup de gens sortent de mes spectacles désarmés : certains sont chavirés, mais ne savent pas par quoi, d'autres ont des réactions à retardement. C'est beau. On vit rarement des émotions fortes dans la vie. Ce sont des traumatismes qu'il faut apprendre à gérer. Désarmer le spectateur permet de lui asséner un coup sans qu'il y soit préparé. Il n'a alors plus aucun contrôle et doit gérer ses émotions. Parfois, on n'a pas le choix de laisser macérer. Les outils viennent avec le temps.

MONTREZ L'INTIME

Les œuvres de Catherine Breillat m'interpellent énormément, surtout par leur façon de montrer la violence ou le sexe sans gratuité. Montrer ce qui demeure d'habitude caché devient provocant et violent, alors que dans la vie de tous les jours, ce n'est pas si dérangent, tant que ça demeure dans une sphère privée. En rendant l'intime public, cette cinéaste me bouscule en tant que créateur, notamment quant à mes propres limites. En effet, jusqu'où puis-je aller ?

La Pianiste de Mickael Haneke avec Isabelle Huppert a été un des films qui m'a poussé à créer *la Pornographie des âmes*. En apparence, cette femme est normale, bien que froide. Cependant, elle a un côté pervers que tout le monde ignore et qui la pousse à se mutiler, jusqu'à l'excision. Je trouve ça fascinant que tant de gens posent certains gestes en secret et évitent d'en parler parce qu'ils trouvent cela anormal. Bien sûr, certains ont des pathologies comme la protagoniste du film, mais pour beaucoup d'autres, ce sont seulement de petits travers, de petites perversions. C'est humain, c'est ce qui maintient notre équilibre. Mais pour je ne sais quelle raison, une partie de la population ferme les yeux là-dessus comme si c'était dégueulasse.

Tout dépend de la façon dont on a été éduqué. Par exemple, chez moi, on ne pouvait pas être tout nu à la maison ! Même en sous-vêtements, ça ne passait pas. Je ne comprenais pas pourquoi. « Parce que c'est comme ça ! » Souvent quand on est jeune, on ne nous explique même pas la raison de certaines conventions. J'étais déjà rebelle : « Oui, mais qui ça dérange ? » Les gens qui suivent les règles renforcent la convention, tandis que d'autres remettent l'ordre en question. Pendant très longtemps, je ne me sentais pas à ma place parce que j'aimais ce que beaucoup de gens n'aimaient pas. Je ne comprenais pas pourquoi. En fait, c'est sans doute parce que ça les dérange, alors que moi, ça m'allume ! Les gens n'aiment pas être bousculés et voir autre chose que ce qu'on leur a inculqué. Je trouve le confort très ennuyant, car il ne s'y passe rien. C'est politiquement correct et « gentil ». J'ai besoin d'être poussé vers l'inconfort.

L'INCONFORT

Si je me compare à d'autres créateurs, je ne me trouve pas très subversif. À côté de Jan Fabre, Wim Vandekeybus ou Romeo Castellucci, je suis un enfant de chœur ! Jan Fabre a mis des hommes en érection sur la scène et des danseurs qui insèrent des objets dans leurs orifices... Il a repoussé les conventions. Désormais, en danse contemporaine, les insertions d'objets sont quasiment devenues une norme. Tout comme le nu. Autant que pour un film hollywoodien romantique, il s'agit presque d'une recette. Devant les spectacles de Jan Fabre, je me sens dans mon univers. Ça ne me choque pas. Au contraire, ça me reconforte : il y a un monde parallèle qui existe !

L'univers de la performance est beaucoup plus subversif. Je pourrais être choqué devant Chris Burden qui se fait tirer une balle dans le bras durant sa performance *Shoot*. Je m'interrogerais sur ce que je suis venu voir. D'ailleurs, quel genre de spectateur va voir ce type de performance ? L'automutilation me choque parce que je ne comprends pas qu'il y ait des gens qui prennent plaisir à se faire mal. En tant que danseur, on peut se permettre d'avoir mal jusqu'à une certaine limite. Le corps est sacré. Ma condition de santé a peut-être conditionné cette vision. Mon corps souffre déjà assez, du coup, je ne comprends pas pourquoi les gens se font souffrir. Il n'y a pas besoin de se faire mal. Je pense à Castellucci : quand il se fait attaquer par les chiens, il porte un costume de protection. Cependant, il y a quand même six chiens qui lui sautent dessus ! On n'a pas besoin qu'il se fasse vraiment mordre pour comprendre la violence de cette scène. Même en trichant, on peut toucher la vérité.

En 1964, Yoko Ono, en chemise blanche avec une paire de ciseaux posée sur une table, invitait le public à découper son vêtement. Au début, certains n'osaient pas le faire. Elle a poussé les spectateurs à interagir. D'autres artistes, comme Marina Abramovic, ont invité le public à agir directement sur leur corps à l'aide de différents instruments mis à leur disposition. Au fur et à mesure, les spectateurs deviennent de moins en moins retenus dans leurs interventions. C'est percutant.

Quand les danseurs se donnent des claques sur le visage dans *Un peu de tendresse bordel de merde !*, je ne considère pas qu'il s'agit d'une violence infligée au corps ; c'est plutôt un état émotif, un état de transe. C'est le public qui nous arrête, et je trouve ça magnifique ! Quand le public décide que c'est assez, c'est la plus belle chose qui puisse se passer. Encore là, chacun a ses propres limites. L'état du public change considérablement d'une scène à l'autre. Dans le spectacle, cette scène devient très émotive en fonction de ce qui précède et de ce qui suit. C'est une violence faite à notre image, à ce que l'on représente. Même si beaucoup de gens pensent que ce que je fais est gratuit, les claques ont pour moi une signification. Dans la vie, il y a toujours quelqu'un pour te donner une baffe ! Des baffes symboliques, parfois. Les claques sont une façon de le représenter sur scène.

LE SUBVERSIF

Le mot « subversif » ne signifie pas la même chose pour tout le monde. Ce qui peut être subversif pour moi ne l'est pas forcément pour les autres. Par exemple, il y a des films américains que je trouve hyper-choquants tellement ils vont à l'encontre de mes valeurs : des films de droite, très catholiques, avec mariage, enfants, voitures, piscine, etc. Si un personnage n'a pas un travail et un 4x4, il n'a pas réussi. Dans ces films américains, cette notion de succès représente pour moi quelque chose d'aberrant. C'est quelque chose que je ne comprends pas et qui bouleverse complètement ma façon de voir la société. Or, pour 95 % des gens, c'est le genre de discours qu'ils écoutent chaque jour à la télévision. Pour eux, ce n'est pas du tout subversif. D'un autre côté, les artistes tentent de choquer, de provoquer et de repousser les limites ; ils





Over my Dead Body de Dave St-Pierre (sur la photo avec Éric Robidoux), créé à Tangente en janvier 2009. © Sandra-Lynn Bélanger.

sont anticonformistes même si, paradoxalement, c'est devenu une norme chez eux. Mais pour Monsieur et Madame Tout-le-monde, l'art est subversif.

Dans *la Pornographie des âmes*, un comédien meurt en faisant l'amour. Juste avant, il met un préservatif. Je m'interroge beaucoup sur cette scène, car ce geste, au fond, est très « politiquement correct ». Or, quand ce spectacle a été présenté à Rome, sachant que le Vatican est contre le port du préservatif, ce tableau est devenu, dans ce contexte, subversif. Je finis par ne plus savoir comment considérer les choses ! Pour avoir présenté mes spectacles un peu partout, la réaction du public est relativement la même. Cependant, il y a des censures différentes selon les pays. Plusieurs fois, des diffuseurs m'ont demandé de modifier mon spectacle *Un peu de tendresse bordel de merde !*. Sous prétexte de connaître leur public, ils me demandaient de supprimer la scène des « blondes » où une dizaine de jeunes hommes nus affublés de perruques blondes se promènent dans la salle parmi les spectateurs pour se livrer à des exercices d'étirement. Avant, je tergiversais, tandis que maintenant, je refuse catégoriquement : que les diffuseurs assument leur choix ! Les blondes ne sont pourtant pas subversives, ce sont des clowns ! En revanche, le fait de circuler parmi le public dérange. Une productrice à Munich m'expliquait que les spectateurs louent l'espace du siège et qu'on ne peut pas pénétrer dans cet espace-là. Si les spectateurs ne veulent pas être touchés, qu'ils aillent dans des théâtres avec des cabines autour des sièges, comme dans les *peep-shows* !

*Over my Dead Body*¹ est sans doute ce que j'ai fait de plus subversif. C'est à la limite de la performance, car il s'agit de ma vraie vie. J'y apparais avec ma bouteille d'oxygène et je suis très maigre. Ce *show* a bouleversé les spectateurs. J'y mélange la vie réelle et le théâtre. Cependant, je ne m'inflige aucune douleur sur scène ; c'est la maladie qui m'a physiquement affaibli. Je mets en scène la déchéance de mon propre corps. Je trouve que la déchéance est d'une poésie effrayante, c'est tellement humain ! C'est d'ailleurs une des premières critiques que j'aie reçue : « Voir des humains sur la scène ! » C'est peut-être aussi ce qui est subversif : mettre en scène l'humain. Je pense que la vérité est belle. Les gens sont plus touchés quand ils voient des humains sur scène qu'à la télévision.

L'HUMAIN

Les artistes de la performance bousculent la façon dont on fait un spectacle. Souvent, il n'y a pas de début, pas de dénouement ; pas de montée dramatique, pas de dramaturgie. Un même geste peut être répété 1 000 fois ; ça peut être très monotone. Cela conduit le performeur à un état de fatigue extrême qui me bouleverse. D'ailleurs, je remarque souvent un danseur parce qu'il saute plus haut que les autres et court plus vite. Il devient hyper-humain et, en même temps, c'est une véritable « machine ». Une machine n'a pas de « pudeur » : elle est dans l'excès, un excès contrôlé.

Nous vivons à l'ère du vidéoclip. Même les vidéoclips sont devenus trop longs. Désormais, on vit sur Twitter. On s'exprime avec quatre mots, deux images, et c'est tout ! Prendre le temps de regarder une image, ça devient subversif. Dans *la Pornographie des âmes*, même si certaines images sont courtes, d'autres sont plus longues et durent huit minutes. D'une seconde à l'autre, tu passes du rire aux pleurs, ce qui est très rare dans la vie de tous les jours, de manière aussi marquée, à moins d'une catastrophe. C'est comme si je jouais au vidéoclip avec les émotions. Cela m'attire beaucoup, mais en même temps je conserve la lenteur afin d'étirer les images pour que les gens saisissent l'idée. Il faut passer par-dessus l'écœurement pour comprendre. On voit des atrocités à la télé. Mais l'écran crée un détachement. Beaucoup de gens se protègent comme ça. Dans mes spectacles, je pousse l'émotion à l'extrême, notamment par le biais de la musique. Ce qui m'atteint le plus, c'est quand, tout d'un coup, une séquence devient insoutenable. Ça crée une espèce de catharsis.

1. Voir, dans ce numéro, l'article de Tamar Tembeck, « Performer le réel : mise en scène du corps souffrant ».

Après *la Pornographie des âmes*, on m'a demandé ce que j'allais faire de plus. Et j'ai créé *Un peu de tendresse bordel de merde !*. Se mettre à poil ou pisser sur scène, j'ai déjà vu ça. Tout dépend de la façon dont on le met en scène et si ça entre dans le contexte du spectacle. Cependant, avec *Over my Dead Body*, j'aborde quelque chose de viscéral : la mort. Même l'amour n'est pas aussi viscéral ! On peut brailler en voyant un couple se déchirer. Toutefois, voir quelqu'un mourir demeure la chose la plus affreuse à vivre sur le plan émotif. Quand quelqu'un nous quitte, on est démoli, mais on se refait. Avec la mort, j'ai touché une corde sensible. Pour ma prochaine pièce, je me pose beaucoup cette question, car je reviens à ma trilogie qui parle d'amour : cette fois, je traiterai du coup de foudre. Or, un coup de foudre, c'est violent : jusqu'où peut-on aller là-dedans ? La chair peut-elle s'ouvrir ? Y a-t-il un moyen de tricher pour obtenir l'effet d'une performance sans trop utiliser le théâtral ? J'ai vu des faux fusils tirer sur scène : c'est *poche*, car on sait que c'est faux, alors que ça devrait être poignant. Dans *Un peu de tendresse bordel de merde !*, on dépasse la magie du théâtre. C'est ce que je trouve beau : quand on se donne des claques, on le fait réellement.

L'INSOUTENABLE

Le film *Twenty-nine Palms* de Bruno Dumont m'a littéralement donné envie de vomir. Ce n'était pas un dégoût, c'était une réaction des entrailles. Outre une scène de viol parmi les plus atroces que j'aie vues au cinéma – d'une violence extrême, la scène dure si longtemps qu'elle devient insoutenable –, la lenteur du film m'a complètement perturbé. L'attente y est souvent intolérable. Or, une scène de crime arrive brutalement. Tout le monde dans le public a eu un haut-le-cœur. Certains sont même sortis pour vomir. Pourtant, on ne voit rien, c'est hallucinant. En revanche, la bande sonore m'a troublé pendant des mois... L'acteur donne peut-être cinquante coups de couteau. Je ne me rappelle même plus les images. J'entendais seulement le couteau entrer dans la chair. Ça entre. Ça entre. C'est long. C'est long. Je me sentais mal. Je suis sorti de là, et j'ai crié. Comment puis-je susciter une telle émotion sur une scène ?

Je m'interroge beaucoup sur l'acte sexuel présenté sur scène. Au théâtre, voir des acteurs simulant l'amour me paraît inintéressant : ils font semblant, ils « jouent ». Alors que tu peux voir des actes sexuels dans les bars de danseuses ! Devant un film de Catherine Breillat, alors que j'étais dans un cinéma pour voir une œuvre pas du tout érotique, j'ai ressenti un stimulus sexuel. En tant que créateur, est-ce que je peux exciter sexuellement mon public ? Dans *la Pornographie des âmes*, il n'y a pas de stimuli sexuels, seulement des images. Mon fantasme absolu pour mon prochain spectacle qui fait partie de ma trilogie sur l'amour serait d'aller encore plus loin.

Beaucoup de gens aiment cette surdose d'émotion chez moi, d'autres haïssent ça pour mourir. Pour eux, c'est du « Hollywood ». En effet, je fais des spectacles spectaculaires et je ne m'en cache pas. Les gens vont voir des spectacles pour se divertir. Pourquoi mon travail deviendrait-il commercial parce que j'utilise un procédé hollywoodien ? Pourquoi ne pas appliquer cette dimension hollywoodienne en danse contemporaine ? C'est quoi, « l'art contemporain » ? C'est l'art « d'aujourd'hui » ? Qu'on l'appelle « art subversif » ou « art commercial », les appellations ne veulent rien dire. Si on me demande ce que je fais, je réponds que je ne le sais pas. Si on prend ça au premier degré, je fais un *show* de variétés. Dans l'absolu, je pose un miroir, et les gens se voient. La télévision agit ainsi parfois. Mais comme créateur, j'espère faire plus que ça. Je voudrais que le public s'interroge. Je ne veux pas que ce soit juste l'image qui se reflète : je veux que l'image parle. ■